

VOLTAIRE
CHARLES XII

DRPS
FA
16



UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universit ria



0500757159

VOLTAIRE

CHARLES XII



Ex Libris

Ex Libris



Russell P. Sebold, III

FL DRES FA/0016 v.1

0500757159

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,

PAR VOLTAIRE.

TOME PREMIER.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

~~~~~  
1821.

---

## DISCOURS

SUR

### L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

**I**L y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes; il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve, et ce nombre serait encore plus petit si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes; ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avait pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I<sup>er</sup> en faveur des arts et des sciences dont il a été le père; on bénira la mémoire de Henri IV, qui conquit son héritage à force de vaincre et de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts que François I<sup>er</sup> avait fait naître.

Par une raison contraire on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies, et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois sont les conquérans; mais plus approchant des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie: telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souviennne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de sultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t-il dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes comme

parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point qu'à peine un souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoires de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par-là les livres se multiplient de telle sorte qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siècles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils se sont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde: ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre; que sa cour soit troublée d'intrigues; qu'il achète

l'amitié d'un de ses voisins , et qu'il vende la sienne à un autre ; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis , après quelques victoires et quelques défaites , ses sujets , échauffés par la vivacité de ces événemens présens , pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce prince meurt : on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie et les intrigues de sa cour , et ses maîtresses , et ses ministres , et ses généraux , et ses guerres , et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres , et font des guerres et des alliances , on a signé des milliers de traités et donné autant de batailles. Les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails se présente devant la postérité , ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions , ou ceux qui , ayant été décrits par quelque écrivain excellent , se sauvent de la foule comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde

d'ajouter cette histoire particulière de Charles XII , roi de Suède , à la multitude des livres dont le public est accablé , si ce prince et son rival , Pierre Alexiowitz , beaucoup plus grand homme que lui , n'avaient été , du consentement de toute la terre , les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles : mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires , on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes , si ce livre leur tombe par hasard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain qui en lisant la vie de Charles XII , ne doive être guéri de la folie des conquêtes ; car où est le souverain qui pût dire : J'ai plus de courage et de vertu , une âme plus forte , un corps plus robuste , j'entends mieux la guerre , j'ai de meilleures troupes que Charles XII ? que si avec tous ces avantages et après tant de victoires , ce roi a été si malheureux , que devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de ressources ?

On a composé cette histoire sur des ré-



cits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII et de Pierre-le-Grand, empereur de Moscovie, et qui s'étant retirées dans un pays libre, long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. M. Fabrice, qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII, M. de Fierville, envoyé de France, M. de Villelongue, colonel au service de Suède, M. Poniatowski même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables : c'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de Charles XII. Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers suédois et moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suède; même, parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire (en 1728), cessent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739). Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède : l'infanterie polonoise est mieux disciplinée et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de Retz prendrait les Français pour des fœnés qui ne respirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de Louis XIV, dirait : Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre, et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de Louis XV ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de Cromwel, que les moines et les monsignori, dont Rome est peuplée, ne res-

semblent aux Scipions. Je ne sais si les Suédois pourraient avoir tout-d'un-coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : Il était brave un tel jour ; il faudrait dire, en parlant d'une nation : Elle paraissait telle sous un tel gouvernement et en telle année.

Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions ; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur ; que l'histoire est un témoin, et non un flatteur ; et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

---

~~~~~

LETTRE

A M. LE MARÉCHAL

DE SCHULLEMBOURG,

GÉNÉRAL DES VÉNITIENS.

A la Haie, le 15 septembre 1740.

M

ONSIEUR,

J'ai reçu, par un courrier de M. l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 et 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de César : *Eodem animo scripsit quod bellavit*. Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé, et attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événements de la guerre de Charles XII. J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de

Pultava inclusivement ; il est d'un officier suédois , nommé M. Adlerfeld : l'auteur me paraît très-instruit et aussi exact qu'on peut l'être. Ce n'est pas une histoire , il s'en faut beaucoup ; mais ce sont d'excellens matériaux pour en composer une ; et je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs , Monsieur , que j'ai vu avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi , qui doute de tout , et sur-tout des anecdotes , je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés. Par exemple , je n'osais plus croire que M. de Guiscard , ambassadeur de France , eût été dans le vaisseau de Charles XII , à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat , qui servit tant à la déposition du roi Auguste , s'opposa en secret à l'élection du roi Stanislas ; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le duc de Marlborough s'adressa d'abord au baron de Gortz avant de voir le comte Piper lorsqu'il alla conférer

avec le roi Charles XII. Le sieur de la Motraye m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison : cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de M. Adlerfeld.

J'y trouve aussi que le roi de Suède mangea quelquefois , comme je l'avais dit , avec le roi Auguste , qu'il avait détrôné , et qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi Auguste et le roi Stanislas se rencontrèrent à sa cour , et se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que Charles XII rendit à Auguste à Dresde en quittant ses états , n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de Stralheim y est cité mot pour mot , comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. Adlerfeld.

« Quant au sieur de la Motraye , qui s'est
« ingéré de critiquer M. de Voltaire , la lecture de ces mémoires ne servira qu'à le
« confondre et à lui faire remarquer ses propres erreurs , qui sont en bien plus grand
« nombre que celles qu'il attribue à son adversaire. »

Il est vrai , Monsieur , que je vois évi-

demment par ce journal que j'ai été trompé sur les événemens militaires. J'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes suédoises et moscovites à la célèbre bataille de Narva, mais dans beaucoup d'autres occasions, j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous savez, est le père de la vérité; je ne sais même si on peut jamais espérer de la savoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. Adlerfeld n'est point d'accord avec vous, Monsieur, au sujet de votre admirable passage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout savoir, que l'officier suédois qui n'en a pu savoir qu'une partie.

Je réformerai mon histoire sur les mémoires de votre excellence et sur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'histoire suédoise de Charles XII, écrite par M. Norberg, chapelain de ce monarque.

J'ai peur, à la vérité, que le chapelain n'ait quelquefois vu les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux. J'estimerai son zèle pour son maître: mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; mais moi, qui n'ai songé qu'à

dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de Charles XII à Bender, son obstination à rester dix mois au lit et beaucoup de ses démarches après la malheureuse bataille de Pultava, me paraissent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'histoire utile, c'est, ce me semble, en faisant remarquer le bien et le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que si Charles XII, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moscovites, détrôné son ennemi Auguste, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar, qui la lui demandait; s'il était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du nord; s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts et le commerce dans sa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme: au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que Pierre-le-Grand eût été quelquefois moins cruel, et Charles XII moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un et à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la pre-

mière des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, et qui veut être en un mot un sage sur le trône; voilà mon héros, Monsieur. Ne croyez pas que ce soit un être de raison: ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous; vous verrez si elle me démentira: il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire; car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de M. Adlerfeld, qu'y trouveriez-vous autre chose, sinon: Lundi, 3 avril, il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ; le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, et les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras; le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre et innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles; le vendredi, quinze ou seize cents prisonniers

périssent de froid et de faim? Voilà à-peu-près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, Monsieur le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire? Je vois que M. Adlerfeld déguise quelquefois des cruautés qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstadt, le maréchal Renschild fit massacrer de sang-froid douze ou quinze cents Moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille: il prétend qu'il n'y en eut que six cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même, à cette journée malheureuse: ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voulez bien m'honorer: permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de Charles XII en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de Patkul. Vous pouvez

dicter à un secrétaire bien des choses, qui serviront à faire connaître les vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous, Monsieur, à lui donner des instructions, en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

Je suis avec les sentimens de la plus respectueuse estime, et avec des vœux sincères pour la conservation d'une vie que vous avez si souvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obeïssant
serviteur, V.

En finissant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haie la traduction française de l'histoire de Charles XII, écrite en suédois, par M. Norberg; ce sera pour moi une nouvelle palette, dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.

LETTRE

A M. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède CHARLES XII, et
auteur d'une histoire de ce monarque.

SOUFFREZ, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre histoire de Charles XII, on vous adresse quelques justes plaintes, et sur la manière dont vous traitez cette histoire, et sur celle dont vous en usez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous

Nous aimons la vérité: mais l'ancien proverbe, « Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, » regarde sur-tout les vérités inutiles. Daignez vous souvenir de ce passage de la préface de l'histoire de M. de Voltaire. « L'histoire d'un prince, dit-il, n'est pas tout « ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait « de digne d'être transmis à la postérité. »

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchisme qu'on enseignait à Char-

les XII, et qui apprendront avec plaisir qu'en 1693 le docteur Pierre Rudbekius donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts Aquinus, à Samuel Virenius, à Ennegius, à Herlandus, à Stukius, et autres personnages, très-estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ses triomphes, et à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe, qu'on sache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, et qu'il y avait deux tableaux de l'intendant Kloker, qui sont à présent à l'église Saint-Nicolas; que les sièges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient les uns de chêne et les autres de noyer; et qu'au lieu de lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, et que le carreau était blanc et noir.

Nous voulons croire encore qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de Charles XII; de

savoir quelle était la largeur du baldaquin; si si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tendue, et de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure Charles XII fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine mère; comment le fameux Piper eut la confiance du roi; quelles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts, et ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. Adlerfeld; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire que les matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point ainsi à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des répliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que Quinte-Curce a composé l'histoire d'Alexandre; ce n'est point ainsi que Tite-Live et Tacite ont écrit

l'histoire romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de Voltaire avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte :

« J'aime la vérité, et je n'ai d'autre but et
« d'autre intérêt que de la connaître. Les
« endroits de mon histoire de Charles XII,
« où je me serai trompé, seront changés. Il
« est très-naturel que M. Norberg, Suédois,
« et témoin oculaire, ait été mieux instruit
« que moi étranger. Je me réformerai sur
« ses mémoires ; j'aurai le plaisir de me cor-
« riger. »

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse M. de Voltaire parlait de vous, et avec quelle déférence il attendait votre ouvrage ; quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, et même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette

politesses française d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites, dans votre préface, que l'histoire, donnée par M. de Voltaire, ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, et qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaise. Vous ajoutez ensuite très-poliment qu'un Puffendorf le traiterait, comme Varillas, d'archimenter.

Pour donner des preuves de cette supposition si flatteuse, vous ne manquez pas de mettre, dans les marges de votre livre, toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le major-général Stuard ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de Voltaire n'ait fidèlement rapporté la bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante ; vous devez savoir qu'il a été le seul écrivain qui ait osé affirmer que Charles XII donna cette bataille de Narva avec huit mille hommes seulement.

tous les autres historiens lui en donnaient vingt mille ; ils disaient ce qui était vraisemblable , et M. de Voltaire a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez archimendeur , parce qu'il fait porter au général Liewen un habit rouge galonné , au siège de Thorn ; et vous relevez cette erreur énorme , en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais , Monsieur , vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'archimendeur , non-seulement à un amateur de la vérité , mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de Charles XII , quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât , après la lettre que vous rapportez du grand-seigneur à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre :

« Nous sultan bassa , au roi Charles XII ,
 par la grâce de Dieu , roi de Suède et des
 Goths , salut , etc. »

Vous qui avez été chez les Turcs , et qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes , comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel empereur turc s'est jamais

intitulé sultan bassa ? quelle lettre du divan a jamais ainsi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion , pour s'informer des circonstances d'une bataille ? Quelle lettre du grand-seigneur a jamais fini par ces expressions , A la garde de Dieu ? Enfin , où avez-vous jamais vu une dépêche de Constantinople datée de l'année de la création , et non pas de l'année de l'hégire ? L'iman de l'auguste sultan , qui écrira l'histoire de ce grand empereur et de ses sublimes vices , pourra bien vous dire de grosses injures , si la politesse turque le permet.

Vous sied-il bien , après la production d'une pièce pareille , qui ferait tant de peine à ce M. le baron de Puffendorf , de crier au mensonge sur un habit rouge ?

Êtes-vous bien d'ailleurs un zélé partisan de la vérité , quand vous supprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations , sous Charles XI ? quand vous feignez d'oublier , en parlant de Patkul , qu'il avait dé fendu les droits des Livoniens qui respirent aujourd'hui sous la douce autorité de l'illustre Sémiramis du nord ? Ce n'est pas là

seulement trahir la vérité, Monsieur; c'est trahir la cause du genre humain; c'est manquer à votre illustre patrie, ennemie de l'oppression.

Cessez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes vandales et hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire; cessez de vous autoriser du pédantisme barbare que vous imputez à ce Puffendorf.

Savez-vous que ce Puffendorf est un auteur quelquefois aussi incorrect qu'il est en vogue? Savez-vous qu'il est lu, parce qu'il est le seul de son genre qui fût supportable en son temps? Savez-vous que ceux que vous appelez archimenteurs auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux instruits de l'histoire du monde que votre Puffendorf? Savez-vous que M. de la Martinière a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de son livre?

Ouvrons au hasard ce livre si connu. Je tombe sur l'article des papes. Il dit, en parlant de Jules II, « qu'il avait laissé, ainsi qu'Alexandre VI, une réputation honteuse. » Cependant les Italiens révèrent la mémoire de Jules II; ils voient en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de

quatre conclaves, et avoir commandé des armées, suivit jusqu'au tombeau le magnifique projet de chasser les barbares d'Italie. Il aimait tous les arts; il jeta le fondement de cette église qui est le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la sculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprisent avec raison la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'histoire des papes. Il faut savoir distinguer le pontife du souverain; il faut savoir estimer beaucoup de papes, quoiqu'on soit né à Stockholm; il faut vous ressouvenir de ce que disait le grand Côme de Médicis, « qu'on ne gouverne pas des états avec des patenôtres; » il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

Je trouve en ouvrant le livre de Puffendorf, à l'article de la reine Marie d'Angleterre, fille de Henri VIII, « qu'elle ne put être reconnue pour fille légitime sans l'autorité du pape. » Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue par le parlement; et comment d'ailleurs aurait-elle eu besoin

de Rome pour être légitimée, puisque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu casser le mariage de sa mère?

Je lis l'article de Charles-Quint : j'y vois que, « dès avant l'an 1516, Charles-Quint « avait toujours devant les yeux son *NEC* « *PLUS ULTRA* : » mais alors il avait quinze ans; et cette devise ne fut faite que longtemps après.

Disons-nous pour cela que Puffendorf est un archimenteur? non; nous dirons que, dans un ouvrage d'une si grande étendue, il lui est pardonnable d'avoir erré; et nous vous prions, Monsieur, d'être plus exact que lui, mieux instruit que vous n'êtes du style des Turcs, plus poli avec les Français, et enfin plus équitable et plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'est un malheur inséparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces scandaleuses, publiées à la honte de l'esprit et des mœurs. Partout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles : ces misérables ouvrages, nés souvent en France, passent dans le Nord, ainsi que nos mauvais vins y sont vendus pour du Bourgogne et du

Champagne. On boit les uns, et on lit les autres, souvent avec aussi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connaissance savent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monsieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de Charles XII. Votre traducteur, M. Walmoth, a eu l'équité d'avertir dans ses notes que ce sont de ces mauvaises et ténébreuses satires qu'il n'est pas permis à un honnête homme de citer.

Un historien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui sont de quelque considération; celui de ne point calomnier, et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage sera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le second, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je suis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

~~~~~

## AVIS IMPORTANT

SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

ON se croit obligé, par respect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'histoire de Charles XII.

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, se faisait relire cet ouvrage à Commerci: il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le sceau de son témoignage, la croyance que mérite l'historien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ses grands officiers de dresser l'acte suivant.

« Nous, lieutenant-général des armées du  
« roi, grand maréchal des logis de sa majesté  
« polonoise, et commandant en Toulou, les  
« deux Barrois, etc. certifions que sa majes-  
« té polonoise, après avoir entendu la lecture

« de l'histoire de Charles XII, écrite par  
« M. de Voltaire, ( dernière édition de Ge-  
« nève ), après avoir loué le style... de cette  
« histoire, et avoir admiré ces traits... qui  
« caractérisent tous les ouvrages de cet  
« illustre auteur, nous a fait l'honneur de  
« nous dire qu'il était prêt à donner un cer-  
« tificat à M. de Voltaire, pour constater  
« l'exacte vérité des faits contenus dans cette  
« histoire. Ce prince a ajouté que M. de Vol-  
« taire n'a oublié ni déplacé aucun fait, au-  
« cune circonstance intéressante; que tout  
« est vrai, que tout est en son ordre dans  
« cette histoire; qu'il a parlé sur la Pologne,  
« et sur tous les événemens qui y sont arri-  
« vés, etc., comme s'il eût été témoin oculaire.  
« Certifions de plus que ce prince nous a  
« ordonné d'écrire sur-le-champ à M. de  
« Voltaire, pour lui rendre compte de ce que  
« nous venions d'entendre, et l'assurer de  
« son estime et de son amitié.

« Le vif intérêt que nous prenons à la  
« gloire de M. de Voltaire, et celui que tout  
« honnête homme doit avoir pour ce qui  
« constate la vérité des faits dans les histoires  
« contemporaines, nous a pressé de demander

« au roi de Pologne la permission d'envoyer  
 « à M. de Voltaire un certificat en forme de  
 « tout ce que sa majesté nous a fait l'honneur  
 « de nous dire. Le roi de Pologne, non-seu-  
 « lement y a consenti, mais même nous a  
 « ordonné de l'envoyer, avec prière à M. de  
 « Voltaire d'en faire usage toutes les fois qu'il  
 « le jugera à propos, soit en le communi-  
 « quant, soit en le faisant imprimer, etc.

« Fait à Commerci, ce 11 juillet 1759.

« Signé le comte DE TRESSAN. »

*N. B.* Ce certificat a été imprimé dans  
 l'histoire de Pierre Ier, plusieurs années avant  
 la mort du roi de Pologne.

# HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

---

## LIVRE PREMIER.

### ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII.  
 Son éducation ; ses ennemis. Caractère du czar  
 Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuses  
 sur ce prince et sur la nation russe. La Moscovie,  
 la Pologne, et le Danemarck, se réunissent contre  
 Charles XII.

**L**A Suède et la Finlande composent un  
 royaume large d'environ deux cents de nos  
 lieues, et long de trois cents. Il s'étend du  
 midi au nord, depuis le cinquante-cinquième  
 degré, ou à-peu-près, jusqu'au soixante et  
 dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a  
 presque ni printemps ni automne. L'hiver y  
 règne neuf mois de l'année ; les chaleurs de  
 l'été y succèdent tout-à-coup à un froid ex-

cessif ; et il y gèle dès le mois d'octobre , sans aucune de ces gradations insensibles qui amènent ailleurs les saisons , et en rendent le changement plus doux. La nature , en récompense , a donné à ce climat rude un ciel serein , un air pur. L'été , presque toujours échauffé par le soleil , y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores et des crépuscules , qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède ; et la lumière de la lune , qui n'y est obscurcie par aucun nuage , augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre , et très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale , fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe , faute de pâturages. Les hommes y sont grands ; la sérénité du ciel les rend sains , la rigueur du climat les fortifie : ils vivent long-temps , quand il ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes et des vins , que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suèdois sont bien faits , robustes , agiles , capables de soutenir les plus grands travaux , la faim et la misère ; nés guerriers , pleins de fierté , plus braves qu'industrieux , ayant long-temps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce , qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède , dont une partie se nomme encore Gothie , que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe , et l'arrachèrent à l'empire romain , qui en avait été cinq cents années l'usurpateur , le tyran , et le législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours , parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état par la pluralité de leurs femmes ; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité et l'oisiveté ; et qu'aussi laborieuses et aussi robustes que les hommes , elles en étaient plutôt et plus long-temps fécondes. Mais la Suède , avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande , n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile et pauvre ; la Scanie est sa seule province

qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les paiemens se faisant en monnaie de cuivre et de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de temps le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu, et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat, et le sénat dépendait des états-généraux, que l'on convoquait souvent. Les représentans de la nation dans ces grandes assemblées étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le temps on y admit les paysans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, et esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492, cette nation si jalouse de sa liberté, et qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme et par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Waldemar, la Sémiramis du nord, reine de Danemarck et de Norvège, conquit la Suède par force et par adresse, et fit un seul royaume de ses trois vastes états. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles; elle secoua le joug des Danois, elle le reprit; elle eut des rois, elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était Christiern II, roi de Danemarck, monstre formé de vices sans aucune vertu; l'autre, un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt quatorze sénateurs, et les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes, ligués pour opprimer, désunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du nord.

Gustave Vasa, jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse et son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait; son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus persuasive qu'elle était sans art; son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vasa avait été otage de Christiern,

et retenu prisonnier contre le droit des gens. Échappé de sa prison, il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie : là il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle; il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern et l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède, et fut élu avec justice par les états roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour opprimer les sujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres : en moins de deux



ans il rendit la Suède luthérienne , par la supériorité de sa politique plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce royaume , comme il le disait , sur les Danois et sur le clergé , il régna heureux et absolu jusqu'à l'âge de soixante et dix ans , et mourut plein de gloire , laissant sur le trône sa famille et sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave-Adolphe , qu'on nomme le grand Gustave. Ce roi conquit l'Ingrie , la Livonie , Brème , Verden , Vismar , la Poméranie , sans compter plus de cent places en Allemagne , rendues par la Suède après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II , il protégea les luthériens en Allemagne , secondé en cela par les intrigues de Rome même , qui craignait encore plus la puissance de l'empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui , par ses victoires , contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche , entreprise dont on attribue toute la gloire au cardinal de Richelieu , qui savait l'art de se faire une réputation , tandis que Gustave se bornait à faire de grandes choses. Il allait porter la guerre au-delà du Danube , et peut-

être détrôner l'empereur , lorsqu'il fut tué , à l'âge de trente-sept ans , dans la bataille de Lutzen , qu'il gagna contre Valstein , emportant dans le tombeau le nom de grand , les regrets du nord , et l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine , née avec un génie rare , aima mieux converser avec des savans que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône , que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les protestans l'ont déchirée , comme si on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther ; et les papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'était que philosophe. Elle se retira à Rome , où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait , et pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer , elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin Charles-Gustave , dixième de ce nom , fils du comte palatin duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-

Adolphe. Il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie, qui dura trois jours; il fit long-temps la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit assurer, du moins pour un temps, la possession de Slesvick au duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils Charles XI éleva jusqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux: il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa, en 1680, Ulrique-Éléonore, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, princesse vertueuse, et digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna: de

ce mariage naquit le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on en a appris de certain touchant sa personne et ses actions.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses états et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait, et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

\* Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable: le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin, mais dès

qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français; mais il s'obstina tant qu'il vécut à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre: « Je pense, dit le prince, que je voudrais « lui ressembler. » Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. « Ah! reprit-il, « n'est-ce pas assez quand on a conquis des « royaumes? » On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria: « Voilà un enfant qui vaudra mieux « que moi, et qui ira plus loin que le grand « Gustave. » Un jour il s'amusa dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre

de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle; au bas de la carte de la ville hongroise il y avait ces mots tirés du livre de Job: « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté: le nom du Seigneur soit béni. » Le jeune prince, ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga: « Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. » (a) Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère: cette princesse mourut d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, et par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. Charles XI avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice nommée la chambre des liquidations; une foule

(a) Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles : la reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait ; elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : « Madame, nous vous avons « prise pour nous donner des enfans, et non « pour nous donner des avis. » Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la trente-septième de son règne, lorsque l'empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un

trône affermi, et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII à son avènement non-seulement se trouva maître absolu et paisible de la Suède et de la Finlande, mais il régna encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie ; il possédait Vismar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brème et de Verden ; toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à la couronne par une longue possession, et par la foi des traités solennels de Munster et d'Oliva, soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Rysvick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans ; mais Charles XI, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit : il favorisait par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère, Edwige-Éléonore de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée par

le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils : elle était avancée en âge ; mais son ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui faisait espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité sous le roi son petit-fils : elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes ; il faisait même quelquefois l'exercice avec elles : ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge : il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente, et cette princesse se flattait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régimens ; le conseiller d'état Piper était auprès de lui ; le roi paraissait abîmé dans une rêverie profonde. « Puis-je prendre la liberté, lui dit

« Piper, de demander à votre majesté à quoi elle songe si sérieusement? — Je songe, » répondit le prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi nous ne regussions l'ordre d'une femme. » Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi ; il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, et qui cherchait à se donner de la considération ; il le flatta de la confiance du roi. Sparre le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés : c'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étaient assemblés alors ; les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre ; la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que

Charles XII souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant : il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan ferré d'argent, ayant le sceptre à la main, et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre et du couronnement ; c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'archevêque, et se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du roi ; ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du père se lais-

sèrent entrainer à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut bientôt son premier ministre sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte, ce qui est une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence comme en France.

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, et de l'opiniâtreté : il paraissait inappliqué et hautain : les ambassadeurs qui étaient à sa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. La Suède avait de lui la même opinion : personne ne connaissait son caractère ; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes, voulant se prévaloir

de son extrême jeunesse , conspirèrent sa ruine presque en même temps. Le premier fut Frédéric IV, roi de Danemarck, son cousin; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne; Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, était le troisième, et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands évènements, et commencer par le Danemarck.

De deux sœurs qu'avait Charles XII, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur: le duc opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi, et lui demander du secours non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Danemarck, par élection, en 1449: tous les royaumes du nord étaient alors électifs: celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé Christiern III, eut pour son frère Adolphe une tendresse ou des ménagemens dont on ne

trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait pas le laisser sans souveraineté, mais il ne pouvait démembler ses propres états: il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp et de Slesvick, établissant que les descendans d'Adolphe gouverneraient désormais le Holstein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingts ans une source de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holstein-Gottorp, les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté et la souveraineté au dernier duc: il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altena, en 1689, par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre, et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité

jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm les Danois faisaient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, et se liguèrent secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti, son concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure, et la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de Louis XIV. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna ses dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonoise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône; mais il fallait un prétexte pour les re-

tenir en Pologne: il les destina à attaquer le roi de Suède, en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique: les Russes, les Polonais et les Suédois s'en étaient disputé la possession. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi Charles XI, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens; il les avait dépouillés de leurs privilèges, et d'une partie de leur patrimoine. Patkul, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse livonienne pour porter au trône les plaintes de la province: il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte, et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir sans y faire attention. Toutefois Charles XI, dissimulé quand



il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul : « Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il; je vous en estime, continuez. » Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèse-majesté, et comme tel condamner à la mort. Patkul, qui s'était caché, prit la fuite : il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI était mort; mais la sentence de Patkul et son indignation subsistaient. Il représenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie; des peuples désespérés prêts à seconder le joug de la Suède; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. Auguste à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour reconquerir les provinces que la Pologne avait perdues : il crut par son irruption en Livonie plaire à la république, et affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des dé-

clarations de guerre et des manifestes. Le nuage grossissait en même temps du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait méritait l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowitz, czar de Russie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697, et par la prise d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire : mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne et de la Suède : mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre : les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, et dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait sous peine de mort de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi, faite

pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abîme de son ignorance et de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date : le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement qu'il était vraisemblable que Dieu avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent étaient des erreurs grossières : personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal : il n'y avait pas

d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le trésor du czar.

Leur religion était et est encore celle des chrétiens grecs, mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observaient régulièrement quatre carêmes par an, et dans ces temps d'abstinence ils n'osaient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu et saint Nicolas étaient les objets de leur culte, et immédiatement après eux le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes comme leur ignorance : il rendait des arrêts de mort et infligeait les supplices les plus cruels sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie; et le peuple se prosternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand lama. La confession était pratiquée, mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir : ils se croyaient purs devant

Dieu avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passaient sans remords de la confession au vol et à l'homicide ; et ce qui est un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la religion dans ce pays comme ailleurs : la plus grande querelle était si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précédent règne, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute : il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde est théologien ; et Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait Vosko-jésuites.

Le czar dans son vaste empire avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens : les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne et des Palus-Méotides sont mahométans ; les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïèdes, qui sont vers la

mer Glaciale, étaient des sauvages dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un dieu ; et cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux ont été plus contents de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. Le Fort, comme on l'a déjà dit, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, se développa presque tout-à-coup : il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner : c'est ce que fit Pierre-le-Grand.

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande,

déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Le Fort, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des états-généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer Noire, dans la

Baltique, et dans l'Océan; des bâtimens d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes moscovites. Il établit des collèges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques: les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté: les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies: la dignité de patriarche fut éteinte: le czar se déclara le chef de la religion; et cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant et barbare, il osa essayer de l'instruire; et par-là même il risqua de le rendre redoutable: mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la philosophie et la théologie: il est vrai que cette théologie tient encore de ce temps sauvage dont Pierre Alexiowitz a retiré sa patrie. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique où il s'agissait de savoir si l'usage du

tabac à fumer était un péché : le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie , mais non de fumer , parce que la très-sainte écriture dit que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille , et que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contents de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier : ils imprimèrent qu'il était l'Antechrist ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans , et qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine , qui voulait faire fortune , réfuta ce livre , et démontra que Pierre n'était pas l'Antechrist , parce que le nombre de 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué , et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage qui fait honte à beaucoup d'états policés ; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état , ni à un bourgeois établi , ni sur-tout à un mineur , de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de

ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles , et de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité ; comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas assujéti seulement l'église à l'état , à l'exemple des sultans turcs ; mais , plus grand politique , il a détruit une milice semblable à celle des janissaires ; et ce que les ottomans ont vainement tenté il l'a exécuté en peu de temps : il a dissipé les janissaires moscovites , nommés *strélitz* , qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice , plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins , était composée d'environ trente mille hommes de pied , dont la moitié restait à Moscou , et l'autre était répandue sur les frontières : un *strélitz* n'avait que quatre roubles par an de paie ; mais des privilèges ou des abus le dédommageaient amplement. Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers , dans laquelle il s'enrôla lui-même , et ne dédaigna

pas de commencer par être tambour , et d'en faire les fonctions ; tant la nation avait besoin d'exemples ! Il fut officier par degrés. Il fit petit-à-petit de nouveaux régimens ; et enfin , se sentant maître de troupes disciplinées , il cassa les strélitz , qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie était à-peu-près ce qu'est la cavalerie polonoise , et ce qu'était autrefois la française quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes russes montaient à cheval à leurs dépens , et combattaient sans discipline , quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois , incapables d'être commandés , et par conséquent de vaincre.

Pierre-le-Grand leur apprit à obéir par son exemple , et par les supplices ; car il servait en qualité de soldat et d'officier subalterne , et punissait rigoureusement en czar les boyards , c'est-à-dire , les gentilshommes , qui prétendaient que le privilège de la noblesse était de ne servir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie , et prit cinq cents cloches aux églises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé

aussi des corps de dragons , milice très-convenable au génie des Moscovites , et à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui (en 1738) trente régimens de dragons , de mille hommes chacun , bien entretenus.

C'est lui qui a établi des hussards en Russie. Enfin il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon capitaine de vaisseau , habile pilote , bon matelot , adroit charpentier , et d'autant plus estimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau ; il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir ; il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse : le courage et le génie domptèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph , à l'embouchure du Tanais : il voulut y entretenir des galères , et dans la suite , croyant que ces vaisseaux longs , plats , et légers , devaient réussir dans la mer Baltique , il en a fait construire plus de trois cents dans sa

ville favorite de Pétersbourg : il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin , et celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la chirurgie ; on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique ; il réussissait dans les mécaniques , et instruisait les artisans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de chose par rapport à l'immensité de ses états ; il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu à compter le marc à près de cinquante livres comme nous faisons aujourd'hui , et comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent , mais celle des hommes et des talens , qui rend un empire faible.

La nation russe n'est pas nombreuse , quoique les femmes y soient fécondes et les hommes robustes. Pierre lui-même , en polissant ses états , a malheureusement contribué à leur dépopulation : de fréquentes recrues dans des guerres long-temps malheureuses , des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique ,

consumées dans les travaux , détruites par les maladies , les trois quarts des enfans mourant en Moscovie de la petite-vérole , plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs , enfin les tristes suites d'un gouvernement long-temps sauvage , et barbare même dans sa police , sont cause que cette grande partie du continent a encore de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cent mille familles de gentilshommes , deux cent mille de gens de loi , un peu plus de cinq millions de bourgeois et de paysans payant une espèce de taille , six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède : les Cosaques de l'Ukraine , et les Tartares vassaux de la Moscovie , ne se montent pas à plus de deux millions ; enfin l'on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes (a) , c'est-à-dire , un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar Pierre , en changeant les mœurs , les lois , la milice , la face de son pays , vou-

(a) Cela fut écrit en 1727 : la population a augmenté depuis par les conquêtes , par la police , et par le soin d'attirer les étrangers.

fait aussi être grand par le commerce , qui fait à-la-fois la richesse d'un état et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe : il voulait joindre par des canaux , dont il dressa le plan , la Duine , le Volga , le Tanaïs , et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne , et de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel , fermé par les glaces neuf mois de l'année , et dont l'abord exigeait un circuit long et dangereux , ne lui paraissait pas assez commode : il avait dès l'an 1700 le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendrait le magasin du nord , et une ville qui serait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du nord-est à la Chine ; et les manufactures de Paris et de Pekin devaient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre de sept cent cinquante-quatre verstes , pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler , conduit de Moscou à sa nouvelle ville. La plupart de ses

projets ont été exécutés par ses mains ; et deux impératrices , qui lui ont succédé l'une après l'autre , ont encore été au-delà de ses vues quand elles étaient praticables , et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses états , autant que ses guerres l'ont pu permettre ; mais il a voyagé en législateur et en physicien , examinant partout la nature , cherchant à la corriger ou à la perfectionner , sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers , ordonnant des écluses , visitant des chantiers , faisant fouiller des mines , éprouvant les métaux , faisant lever des cartes exactes , et y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg , qui contient aujourd'hui soixante mille maisons , où s'est formée de nos jours une cour brillante , et où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstadt sur la Néva , Sainte-Croix sur les frontières de la Perse , des forts dans l'Ukraine , dans la Sibérie , des amirautés à Archangel , à Pétersbourg , à Astracan , à Azoph ; des arsenaux , des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites et de mauvais goût ; mais



il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence et la grandeur.

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles, sont venues par ses soins dans ses états toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris et de Londres : les Delisle, les Bullinger, les Hermann, les Bernouilli, le célèbre Wolf, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie subsiste encore, et il se forme enfin des philosophes moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses états à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère. J'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit et de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il polissait ses peuples, et il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des

criminels, et dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains, mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter, rendrait la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le czar Pierre ; et ses grands desseins n'étaient encore qu'ébauchés lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne et de Danemarck contre un enfant qu'ils méprisaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant ; il crut pouvoir le devenir sans peine, et qu'une guerre si bien projetée serait utile à tous ses projets. L'art de la guerre était un art nouveau qu'il fallait montrer à ses peuples.

D'ailleurs il avait besoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie, qui est au nord-est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres ; il fallait la leur arracher. Ses prédécesseurs

avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le temps semblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne pour enlever au jeune Charles XII tous ces pays qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne, et la Moscovie.

FIN DU PREMIER LIVRE.

~~~~~

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans, il soutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne, et la Moscovie; termine la guerre de Danemarck en six semaines; défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Pologne. Description de la Pologne et de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.

TROIS puissans rois menaçaient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, et alarmaient le conseil. Les grands généraux étaient morts; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le

danger où l'on étoit : quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations ; tout-d'un-coup le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti : « Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais « faire une guerre injuste, mais de n'en finir « une légitime que par la perte de mes enne- « mis. Ma résolution est prise ; j'irai attaquer « le premier qui se déclarera ; et quand « je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque « peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers ; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout-d'un-coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence,

ni jeux, ni délassemens ; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme ; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en présence même de la reine sa mère. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, et cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein, son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin; ses états étaient déjà ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tønningue pressée par un siège opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en personne pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'empire. D'un côté les troupes saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volsfenbuttel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois; de l'autre les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande, venaient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altena, rompu par les Danois; ils s'empresaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du

roi de Danemarck. Ils savaient que le Danois, étant maître du passage du Sund, imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir autant qu'ils l'ont pu la balance égale entre les princes du nord: ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblaient devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie: il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres: un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa, après une longue lutte, à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi Auguste et les voyages du czar, on croirait être au temps des Hercule et des Thésée.

Il partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelsroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir de Suède il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes, et les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le *Roi-Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon; le comte Piper, son premier ministre, et le général Renschild, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général Renschild de faire une descente, et d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. Renschild fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes qui étaient sur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise, et les instrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaises, et deux hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, ville capitale du Danemarck, est située dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le

Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans, consternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaisseaux suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes. L'ambassadeur de France était alors auprès de lui : « Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il en latin (car il ne voulait jamais parler français), vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. — Sire, lui répondit le comte de Guiscard en français, le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante. » En

disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte de Piper et l'ambassadeur entrèrent. On s'avancait sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major-général Stuart, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles. « C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. » « Bon ! dit le roi, ce sera là dorénavant ma musique. » Dans le même moment le major qui expliquait le bruit des mousquetades en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il est ordinaire à des troupes attaquées dans

leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les ennemis dans ses lignes c'est souvent un aveu de sa faiblesse et de leur supériorité. La cavalerie danoise et les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le roi, maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur-le-champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de Charles: les neuf mille hommes étaient sur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avait osé s'avancer. Copenhague intimidée envoya aussitôt des députés au roi pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes: les députés se mirent à genoux devant lui; il fit payer à la

ville quatre cent mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régna depuis long-temps dans les troupes suédoises une discipline qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission; et il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin, et à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister, et de donner à ses soldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impression sur les hommes quand ils n'y soupçonnent pas de l'hypocrisie. Son camp, mieux policé que

Copenhague, eut tout en abondance; les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois, leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien : les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, et même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au roi de Danemarck qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir affaire

à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières de Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu, le 5 d'auguste, à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié et humilié son ennemi. Ainsi Charles XII, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même temps le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avancait du côté de l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'Alberg, général suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Fleming, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le Livonien Patkul pressaient tous

deux le siège sous les yeux du roi ; mais, malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés , l'expérience du vieux comte d'Alberg rendait inutiles leurs efforts , et le roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit pleine de marchandises appartenantes aux Hollandais : les États-Généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi Auguste de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas long-temps prier ; il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance dont ils furent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowitz. Il étoit d'autant plus animé contre lui qu'il y avoit encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévère, qu'un législateur comme le czar se fit un jeu de ce qui doit

être si sacré : le jeune prince, plein d'honneur, ne pensoit pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venoit de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer : il alléguoit pour raison de la guerre qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga, et qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs : c'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cents lieues en poste, à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes que lui-même : il savoit d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois.

Ainsi dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans les climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pôle; et Charles XII s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place qu'il se hâta de mettre en pratique tout ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages : il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croi, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes : pour lui, il n'avait dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables,

peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands; mais ils étaient en petit nombre : le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues : peu avaient des fusils; aucun n'avait vu un siège régulier; il n'y avait pas un bon canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortifications; le baron de Hoorn, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au 15 de novembre quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille; le czar n'avait que

la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'était pas tout : trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suède; vingt mille strélitz étaient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'ar-

river devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt, avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes seuls pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes

furent emportés en deux jours ; et ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, et le mot en allemand « Avec l'aide de Dieu. » Un officier-général lui ayant représenté la grandeur du péril : « Quoi ! vous doutez, dit-il, qu'avec « mes huit mille braves Suédois je ne passe « sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites ? » Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ses paroles, il courut lui-même après cet officier : « N'êtes-vous donc pas de mon avis ? lui dit-il. « N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; « l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, « et l'autre que, le lieu étant resserré, « leur grand nombre ne fera que les incommoder ? et ainsi je serai réellement plus

« fort qu'eux. » L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices ; » et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite jusqu'à la

rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards : la rivière fut en un moment couverte de morts ; les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient. Ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles il se mirent ; là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver : mais enfin leurs généraux Dolgorouky, Gollofkin, Fédérowitz, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait arriva le duc de Croï, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moscovites se bat-

taît encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes : dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchemens ; un grand nombre était noyé ; beaucoup avaient passé la rivière : il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier des Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt

après avec ses autres Moscovites , qui étaient au nombre d'environ trente mille ; ils marchèrent tête nue , soldats et officiers , à travers moins de sept mille Suédois : les soldats , en passant devant le roi , jetaient à terre leurs fusils et leurs épées ; et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude , sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés , le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva , accompagné du duc de Croi et des autres officiers-généraux moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; et sachant qu'ils manquaient d'argent , et que les marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter , il envoya mille ducats au duc de Croi , et cinq cents à chacun des officiers moscovites , qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire , pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop inju-

rieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entre autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal , où paraissaient enchainés un Moscovite , un Danois , un Polonais ; de l'autre était un Hercule armé de sa massue , tenant sous ses pieds un Cerbère , avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva , on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné et héritier de la couronne de Géorgie ; on le nommait czarafis Artschelou : ce titre de czarafis signifie prince ou fils du czar , chez tous les Tartares comme en Moscovie ; car le mot de czar ou tzar voulait dire roi , chez les anciens Scythes , dont tous ces peuples sont descendus , et ne vient point des Césars de Rome , si long-temps inconnus à ces barbares. Son père Mittelleski , czar et maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat et les extrémités orientales de la mer Noire , avait été chassé de son royaume par ses propres sujets ,

en 1688 , et avait choisi de se jeter entre les bras de l'empereur de Moscovie plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi , âgé de dix-neuf ans , voulut suivre Pierre-le-Grand-dans son expédition contre les Suédois , et fut pris en combattant , par quelques soldats finlandais qui l'avaient déjà dépouillé , et qui allaient le massacrer. Le comte Renschild l'arracha de leurs mains , lui fit donner un habit , et le présenta à son maître. Charles l'envoya à Stockholm , où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher , en le voyant partir , de faire tout haut devant ses officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince asiatique , né au pied du mont Caucase , qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède : « C'est , dit-il , comme si j'étais un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée. » Ces paroles ne firent alors aucune impression ; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop , lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avantait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes , comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il ap-

prit à moitié chemin la bataille de Narva et la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes sans expérience et sans discipline un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt mille dans un camp retranché ; il retourna sur ses pas , poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes pendant qu'il civilisait ses sujets. « Je sais bien , dit-il , « que les Suédois nous battront long-temps ; « mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes « à les vaincre. » Moscou , sa capitale , fut dans l'épouvante et dans la désolation à la nouvelle de cette défajte. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple , qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain , et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas , patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière pour n'être pas rapportée ; la voici :

« O toi , qui es notre consolateur perpétuel dans toutes nos adversités , grand « saint Nicolas , infiniment puissant , par « quel péché t'avons-nous offensé dans nos

« sacrifices , génuflexions , révérences , et
 « actions de grâces , pour que tu nous aies
 « ainsi abandonnés ? Nous avons imploré
 « ton assistance contre ces terribles , insolens ,
 « enragés , épouvantables , indomptables des-
 « tructeurs , lorsque , comme des lions et des
 « ours qui ont perdu leurs petits , ils nous
 « ont attaqués , effrayés , blessés , tués par
 « milliers , nous qui sommes ton peuple.
 « Comme il est impossible que cela soit ar-
 « rivé sans sortilège et enchantement , nous
 « te supplions , ô grand saint Nicolas , d'être
 « notre champion et notre porte-étendard ,
 « de nous délivrer de cette foule de sorciers ,
 « et de les chasser bien loin de nos frontières
 « avec la récompense qui leur est due. »

Tandis que les Russes se plaignaient à saint Nicolas de leur défaite , Charles XII faisait rendre grâce à Dieu , et se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi , vainqueur des Danois et des Moscovites , viendrait bientôt fondre sur lui. Il se liga plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevue pour prendre leurs mesures de con-

cert : ils se virent à Birzen , petite ville de Lithuanie , sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires , et qui ne convenaient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre et Auguste passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès ; car le czar , qui voulait réformer sa nation , ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes , qu'on devait acheter de divers princes , et que le czar devait soudoyer. Celui-ci , de son côté , devait envoyer cinquante mille Russes en Pologne pour y apprendre l'art de la guerre , et promettait de payer au roi Auguste trois millions de risdales en deux ans. Ce traité , s'il eût été exécuté , eût pu être fatal au roi de Suède ; c'était un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites : c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le

roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie, auprès de cette même ville de Riga que le roi Auguste avait assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duïga, qui est fort large en cet endroit; il fallait disputer le passage à Charles, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal de Stenau, qui faisait les fonctions de général; sous lui commandaient le prince Ferdinand, duc de Courlande, et ce même Patkul, qui défendait sa patrie contre Charles XII l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre Charles XI. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis; en se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient; en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du

nord où il était au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse, se répandant sur la rivière, dérobaît aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettaient dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Étant déjà au milieu de la rivière: « Hé bien! dit-il au général Renschild, la « Duina ne sera pas plus méchante que la mer « de Copenhague: croyez-moi, général, nous « les battons. » Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fit aussitôt débarquer son canon, et forma sa bataille sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard; le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal de Stenau ne perdit pas un

moment; à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre; ils s'ouvrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats, marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau, et s'avancèrent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étaient étonnées; il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avait avec lui quinze mille hommes; Stenau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante; le duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi; mais enfin, ayant

été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine tout froissé et à demi-mort du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, courut à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion; c'était un voyage plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage: il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne par les mains des Polonais mêmes. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, et observant sa sobriété extrême dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ces grandes idées, un colonel allemand, qui assistait à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi

de Pologne avaient faits au même endroit étaient un peu différens de ceux de sa majesté. « Oui, dit le roi en se levant, et j'en « troublerai plus aisément leur digestion. » En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède : ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans. C'est une chose singulière que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très-fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne sont des Écos-sais, des Français, sur-tout des Juifs; ils y ont près de trois cents synagogues; et à force de multiplier ils en seront chassés comme ils l'ont été d'Espagne : ils achètent à vil prix les blés, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick et en Allemagne, et

vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel, et couvert de moissons, reste pauvre malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, et que la noblesse est fière et oisive.

Son gouvernement est la plus fidele image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs; c'est le seul état qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus: le trône est presque toujours à l'enchère; et comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi et l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave: tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit partout, de façon ou d'autre,

subjugué par le plus petit ! là le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs à qui lui, son champ et le travail de ses mains, appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi ; il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation ; il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné : ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce, et en pansant les chevaux de leurs maîtres ils se donnent le titre d'électeurs des rois, et de destructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de sa majesté royale le croirait le prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations entre le souverain et les sujets. Le roi de Pologne, à son sacre

même, et en jurant les *pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne que les terres et le rang de noble ; le fils d'un palatin et celui d'un roi n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, et que la république a le droit de lui ôter la couronne s'il transgressait les lois de l'état.

La noblesse, jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, et rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent son ambition, et lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour sont l'objet de la haine du reste de la noblesse : ce qui forme toujours deux partis : division inévitable et même nécessaire dans les pays où l'on veut avoir des rois, et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans

les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états sont composés du corps du sénat et de plusieurs gentilshommes ; les sénateurs sont les palatins et les évêques : le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première personne de l'état après le roi : rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie : les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, et quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux

jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat : un seul gentilhomme qui dit, *Je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste ; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement et contre ses intérêts ; à-peu-près comme la ligue se servait en France du nom de Henri III pour l'accabler ; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir Charles I^{er} sur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces con-

fédérations; une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les états monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur, et les siennes propres.

La noblesse, qui fait les lois de la république, en fait aussi la force; elle monte à cheval dans les grandes occasions, et peut composer un corps de plus de cent mille hommes: cette grande armée, nommée *pospolite*, se meut difficilement, et se gouverne mal; la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtemps assemblée: la discipline, la subordination, l'expérience, lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre, ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage; mais elle secoue bientôt le joug: ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, et qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre; ils veulent être les seuls remparts de leur république: ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses; de peur qu'il ne s'en

serve moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières: que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés; et la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république: elle est composée de deux corps sous deux grands généraux différens; le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille hommes; le second, au nombre de douze mille, est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre; quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et

ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens, c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, et à leur payer leur solde; mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, et ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. Les seigneurs polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes; elle est remarquable par la beauté des chevaux, et par la richesse des habillemens et des harnais.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en housards et pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, et quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée et superbe,

autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habits d'ordonnance ni rien d'uniforme; c'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, et tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats polonais le caractère des anciens Sarmates, leurs ancêtres; aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la pospolite polonaise s'armerait à ses ordres, et que toutes ces forces jointes aux Saxons, ses sujets, et aux Moscovites, ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout-à-coup privé de ces secours par les soins mêmes qu'il avait pris de les avoir tous à-la-fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au

pouvoir absolu, il crut trop peut-être qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son règne fit des mécontents; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, et aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons saxonnes, et ses frontières de troupes: cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suède, et l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république: on trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au roi de Suède; et que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par Charles XII justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils

crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède; ils regardèrent les Saxons et les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt, voyant que le roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, et s'avancait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur souverain avec d'autant plus de liberté qu'ils étaient malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha, et celui d'Oginski. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes Sapieha; et Oginski, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives qui erraient dans la campagne, et subsistaient de rapines. Auguste ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie con-

uite par un jeune roi outragé , victorieux , et implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois , elle n'était pas de dix-huit mille ; non-seulement elle était mal payée et mal armée , mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre ; mais il n'osait s'exposer à un refus , qui eût trop découvert et par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble et d'incertitude tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète ; de même qu'en Angleterre , dans les temps difficiles , tous les corps de l'état présentent des adresses au roi pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avait plus besoin d'une armée que d'une diète , où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât , pour ne point aigrir la nation sans retour : elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que Charles XII avait pour le moins autant de pouvoir

que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les Sapieha , les Lubomirsky , et leurs amis , le palatin Leczinsky , trésorier de la couronne , qui devait sa fortune au roi Auguste , et sur-tout les partisans des princes Sobiesky , étaient tous secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ses partisans , et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne , était le cardinal Radjouski , archevêque de Gnesne , primat du royaume , et président de la diète : c'était un homme plein d'artifice et d'obscurité dans sa conduite , entièrement gouverné par une femme ambitieuse , que les Suédois appelaient madame la Cardinale , laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue et à la faction. Le roi Jean Sobiesky , prédécesseur d'Auguste , l'avait d'abord fait évêque de Varmie , et vice-chancelier du royaume. Radjouski , n'étant encore qu'évêque , obtint le cardinalat par la faveur du même roi : cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes , il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean , pour mettre le prince Jacques Sobiesky sur le trône ; mais le torrent de la haine qu'on portait au père , tout grand homme qu'il était , en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de Polignac , ambassadeur de France , pour donner la couronne au prince de Conti , qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations ; il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe , et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de Charles XII , protecteur du prince Jacques Sobiesky , la guerre civile de Lithuanie , le soulèvement général de tous les esprits contre le roi Auguste , firent croire au cardinal primat que le temps était arrivé où il pourrait renvoyer Auguste en Saxe , et rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince , autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais , commençait à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste était haï ; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution ; et cependant le

cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république : il envoya des lettres circulaires , dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité , pièges usés et connus , mais où les hommes sont toujours pris : il écrivit au roi de Suède une lettre touchante , le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également de donner la paix à la Pologne et à son roi. Charles XII répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles : cependant il resta dans le grand-duché de Lithuanie avec son armée victorieuse , déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète ; qu'il faisait la guerre à Auguste et aux Saxons , non aux Polonais ; et que , loin d'attaquer la république , il venait la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte Piper , et des assemblées secrètes chez ce prélat , étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la diète : elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII , et demanda unanimement

au roi qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, et qu'il renvoyât ses troupes saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite était devenue aussi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'empire. Le czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé dont il espérait recueillir quelques dépouilles; il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant partout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que, poursuivis par les généraux suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner et se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de palatins; un jour les intérêts du roi Auguste y dominaient, le lendemain ils y étaient proserits. Tout le monde criait pour la liberté et la justice, mais on ne savait point ce que c'était que d'être libre et juste; le temps se perdit à cabaler en secret et à haranguer en public. La diète ne savait ni ce qu'elle voulait ni ce qu'elle devait faire: les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, et que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irrésolution. Les sénateurs, qui sont les palatins et les évêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les diètes infirment: ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vite.

Ils arrêterent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète, que la *pospolite* monterait à cheval, et se

tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se déterminâ à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en reposa sur la comtesse de Königsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché : c'est elle dont le frère est connu par sa mort malheureuse, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par son esprit et par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation ; de plus, comme elle avait du bien dans les états de Charles XII, et qu'elle avait été long-temps à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie ; et s'adressa d'abord au comte

Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus avec autant de délicatesse que si elle y était née ; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles : elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre ; elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de Charles : la pièce finissait ainsi :

Enfin chacun des dieux, discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède ; il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit ; elle descendit de car-

rosse dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant ; de sorte que la comtesse de Konigsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat : il lui fit des propositions par le palatin de Mariembourg ; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il paierait de ses propres deniers deux quartiers d'avance ; l'autre, qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède ; il dit au palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, « qu'on avait « résolu d'envoyer à Charles XII une ambas-
« sade, et qu'il ne lui conseillait pas de faire
« venir les Saxons. »

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver Charles pour savoir de lui où et comment sa majesté suédoise voudrait rece-

voir l'ambassade du roi son maître et de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptait recevoir une ambassade de la république et rien du roi Auguste. Cette violation du droit des gens n'était permise que par la loi du plus fort.

Alors Charles, ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie et plus mal fortifiée.

À quelques milles par-delà Grodno il rencontra l'ambassade de la république : elle était composée de cinq sénateurs : ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaissait guère ; ils demandèrent qu'on traitât la république de sérénissime, qu'on envoyât au-devant d'eux les carrosses du roi et des sénateurs : on leur répondit que la république serait appelée illustre et non sérénissime ; que le roi ne se servait jamais de carrosse ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers, et point de sénateurs ; qu'on leur

enverrait un lieutenant-général, et qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente avec quelque appareil d'une pompe militaire : leurs discours furent pleins de ménagemens et d'obscurités ; on remarquait qu'ils craignaient Charles XII, qu'ils n'aimaient pas Auguste, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, et Charles XII leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste dont le cardinal et son parti inondèrent la Pologne en huit jours. Charles, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les siens étaient les mêmes ; ils étaient cependant bien différens : mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître Charles pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à Auguste publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes ; le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers ; la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et on n'avait encore rien décidé en sa faveur ; il se hâta avant de partir de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais ; ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés in-

médiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même : il fit aussitôt publier ses universaux pour assembler la polite et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms. Il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblessé intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'état, ordonne sur peine de la vie à tous les gentilshommes de monter à cheval et de le suivre ; il commençait à devenir problématique si on devait lui obéir : sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entièrement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrètement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation ; il en faisait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à

l'empereur dans la guerre de l'empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille : mais il savait bien que s'il était vainqueur on n'oserait pas se plaindre, et que s'il était vaincu on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat rassembler la noblessé qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5 mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes ; il renvoya la garnison polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit partout des corps-de-garde, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assemblait alors ses forces à Cracovie ; il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal primat : cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la

décence de son caractère, et chasser son roi avec des dehors respectueux ; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller trouver le roi. Auguste accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter ; il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein, son beau-frère, le comte Piper, son premier ministre, et plusieurs officiers-généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-d'heure, que Charles finit en disant tout haut : « Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'aient élu un autre roi. »

Le cardinal qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille ; il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services ; il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède : il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Les deux rois parurent en présence, le 13 juillet, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. Auguste avait près de vingt-quatre mille hommes ;

Charles XII n'en avait que douze mille : le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée , qui fut tirée par les Saxons , le duc de Holstein , qui commandait la cavalerie suédoise , jeune prince plein de courage et de vertu , reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort ; on lui dit que oui : il ne répondit rien ; quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains , puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride , il s'élança au milieu des ennemis à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne ; il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge , mais il ne combattait qu'avec ses Saxons ; les Polonais , qui formaient son aile droite , s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille , les uns par terreur , les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII prévalut ; il remporta une victoire complète : le camp ennemi , les drapeaux , l'artillerie , la caisse militaire d'Auguste , lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille , et mar-

cha droit à Cracovie , poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur ; il les fit rompre. La garnison n'osa tirer un seul coup ; on les chassa à coup de fouet et de canne jusque dans le château , où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu au canon , Charles court à lui et lui arrache la mèche : le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régimens suédois furent logés à discrétion chez les citoyens , et la ville taxée à une contribution de cent mille risdales. Le comte de Steinbock , fait gouverneur de la ville , ayant ouï dire qu'on avait caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne , qui sont à Cracovie dans l'église de Saint-Nicolas , les fit ouvrir : on n'y trouva que des ornemens d'or et d'argent qui appartenaient aux églises : on en prit une partie , et Charles XII envoya même un calice d'or à une église de Suède ; ce qui aurait soulevé contre lui les Polonais catholiques , si quelque chose avait pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

Il sortait de Cracovie bien résolu de pour-

suivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville son cheval s'abattit et lui fracassa la cuisse ; il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne et dans l'empire que Charles XII était mort de sa chute. Cette fausse nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les esprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume, déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande ; peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, et par cette affabilité nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, et aux rois électifs pour se maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçue ; tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur souverain ; tant les compagnies sont sujettes aux variations ! Le car-

dinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la diète de Lublin ; il y baisa la main au roi, et ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que l'on n'avait rien entrepris et qu'on n'entreprendrait rien contre Auguste. Le roi dispensa le cardinal de la première partie du serment, et le prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son souverain ; qu'on donnerait six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de Sapielha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, Charles XII, guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détronner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses

généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs et s'évanouir dans les délais ; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie et en Ingrie ; que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois et les Russes n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers , et qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. Charles , aussi inébranlable dans ses projets que vif dans ses actions , leur répondit : « Quand je devrais rester ici cinquante ans , je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le roi de Pologne. »

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours et par des écrits celle de Lublin , et chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume , lois toujours équivoques , que chaque parti interprète à son gré , et que le succès seul rend incontestables. Pour lui , ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie et de huit mille d'infanterie qu'il reçut de Suède , il marcha contre les restes de l'armée saxonne qu'il avait battue à

Clissau , et qui avait eu le temps de se rallier et de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches et se retirait vers la Prusse , au nord-ouest de Varsovie. La rivière de Bug était entre lui et les ennemis : Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie ; l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons dans un lieu nommé Pultesk. Le général Stenau les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède , dans sa marche précipitée , n'en avait pas amené davantage , sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande que la moitié de l'armée saxonne s'enfuit à son approche sans rendre le combat. Le général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens ; le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée , qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers , et ne tuèrent pas six cents hommes , ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste , à qui il ne restait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés , se retira en hâte dans Thorn , vieille ville de la

Prusse royale sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira, et courut dans tous les endroits de la Pologne où il pouvait rassembler encore quelques soldats, et où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant Charles, dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, et courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn; il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville; il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître; l'habit simple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé; il l'empêchait d'être remarqué et d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour, s'étant avancé fort près avec un de ses généraux, nommé Lieven, qui était vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouve-

ment de cette magnanimité qui lui était si naturelle que même il ne faisait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven, connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir: dans le moment que durait cette contestation le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre; au même instant une volée de canon qui venait en flanc renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue; et lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissait, et ses négociations et ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne; car son grand-maréchal Renschild était au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près

de trente mille Suédois sous divers généraux, répandus au nord et à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes ; et Charles était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque, plein de prudence, n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses états. Plus loin, en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe et du Weser, le duché de Brème, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'empire. Ainsi, depuis l'océan germanique jusqu'à assez près de l'embouchure du Borysthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation et dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix

profonde, et jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du nord devant les armes de Charles XII, la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions pour achever le siège de Thorn : il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche et libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn et Elbing, des mêmes privilèges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la Suède et quelques princes allemands, et elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock, un des généraux suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes et quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus fort qu'eux, n'osa ni le refuser ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Stein-

bock se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé ; on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus , par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort , le canon et les munitions , étant arrivés devant Thorn , on commença le siège le 22 septembre.

Robel , gouverneur de la place , la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps il fut forcé de se rendre à discrétion ; la garnison fut faite prisonnière de guerre , et envoyée en Suède. Robel fut présenté désarmé au roi. Ce prince , qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis , lui donna une épée de sa main , lui fit un présent considérable en argent , et le renvoya sur sa parole. Mais la ville , petite et pauvre , fut condamnée à payer quarante mille écus , contribution excessive pour elle.

Elbing , bâtie sur un bras de la Vistule , fondée par les chevaliers teutons , et annexée aussi à la Pologne , ne profita pas de la faute des Dantzickois ; elle balança trop à donner passage aux troupes suédoises : elle en fut plus sévèrement punie que Dantzick.

Charles y entra le 13 décembre à la tête de quatre mille hommes , la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetèrent à genoux dans les rues , et lui demandèrent miséricorde : il les fit tous désarmer ; logea ses soldats chez les bourgeois ; ensuite , ayant mandé le magistrat , il exigea le jour même une contribution de deux cent soixante mille écus : il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cent milliers de poudre , qu'il saisit ; une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détronement du roi Auguste.

A peine le cardinal avait juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui , qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie , toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéissance , mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque , et déclara , au nom de l'assemblée , « Auguste , électeur de Saxe , inhabile à porter la couronne de Pologne. » On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède , et par conséquent celle de cette diète , était de

donner au prince Jacques Sobiesky le trône du roi Jean son père. Jacques Sobiesky était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée son père. Il était un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le prince Constantin, l'un de ses frères; trente cavaliers saxons envoyés secrètement par le roi Auguste, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux princes et les enlèvent sans résistance: on avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur-le-champ conduits à Léipsick, où on les enferma étroitement. Ce coup déranga les mesures de Charles, du cardinal, et de l'assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le roi Auguste sur le point d'être pris lui-même; il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée et postée à quelque distance, lorsque le général Renschild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval lui onzième. Le général Renschild le poursuivit pendant

quatre jours, prêt à le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sendomir: le général suédois l'y suivit encore; et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi Auguste traitait celui du cardinal, et en était traité réciproquement, de traire à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. Auguste, forcé enfin d'accepter le secours moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt: il courait tantôt en Saxe, où ses ressources étaient épuisées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un autre côté le roi de Suède, victorieux et tranquille, régnait en effet en Pologne.

Le comte Piper, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII de prendre pour lui-même la couronne de Pologne: il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis; il le tentait par le titre de défenseur de la religion évangélique, nom qui flattait l'ambition

de Charles : il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que Gustave-Vasa avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. Charles fut tenté un moment ; mais la gloire était son idole ; il lui sacrifia son intérêt et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte Piper qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes ; il ajouta en souriant : « Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince italien. »

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne ; il portait de là sa vue sur ce qui se passait à Varsovie, et tenait en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frère des deux Sobiesky enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, et qu'il se vengeait lui-même ; mais, impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince Alexandre lui déclara

que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et sur-tout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Leczinsky, le pressèrent d'accepter la couronne ; il fut inébranlable. Les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusait.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullenbourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Fraustad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstad. Auguste abdique la couronne, et la cède à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes : il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

LE jeune Stanislas Leczinsky était alors député à l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suède de plusieurs différens survenus dans le temps de l'enlèvement du prince Jacques. Stanislas avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Au-

guste, de l'assemblée, du cardinal primat, et des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frappa Charles. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède : Comment pourrons-nous « faire une élection, si les deux princes Jacques et Constantin Sobiesky sont captifs? » et que Charles lui répondit : « Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait « pas une élection? » Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin Leczinsky. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue, qu'il couchait toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ses vassaux, et le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt et de

la faction. Ce caractère, qui avait en quelque chose du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : « Voilà un homme qui sera toujours mon ami ; » et on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient : Voilà un homme qui sera roi.

Quand le primat de Pologne sut que Charles XII avait nommé le palatin Leczinsky, à-peu-près comme Alexandre avait nommé Abdalonime, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette résolution : il voulait faire tomber la couronne à un Lubomirsky. « Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky ? » dit le conquérant. — Sire, dit le primat, « il est trop jeune. » Le roi répliqua sèchement : « Il est à-peu-près de mon âge, » tourna le dos au prélat, et aussitôt envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire Stanislas Leczinsky. Le comte de Hoorn arriva le 7 juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un baillon. Le cardinal primat, frustré du fruit de

tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part : mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection ; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, et ne voulant pas le seconder.

Le samedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'évêque de Posnanie y vint présider à l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de Hoorn et deux autres officiers-généraux assistaient publiquement à cette solennité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir ; l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète Stanislas élu roi de Pologne : tous les bonnets sautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa le cri des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat, et à

ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentes de l'élection ; il fallut que dès le lendemain ils vissent tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligé de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire tous les honneurs dus à un roi de Pologne, et pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit aussitôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand-palatinat de Russie, place importante par elle-même, et plus encore par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi Auguste y avait faites. Le conquérant l'investit le 5 septembre, et le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses, et maîtresses de la ville, ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold : elles se rangèrent en bataille dans la grande place.

Là ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi Auguste, ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir : on apporta au roi quatre cents caisses remplies d'or et d'argent monnayé, de vaisselle, et de choses précieuses.

Le commencement du règne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient absolument sa présence l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie : il avait avec lui sa mère, sa femme, et ses deux filles ; le cardinal primat, l'évêque de Posnanie, et quelques grands de Pologne, composaient sa nouvelle cour. Elle était gardée par six mille Polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée : le général Hoorn, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents Suédois. On était à Varsovie dans une

tranquillité profonde, et Stanislas comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville : c'était le roi Auguste, qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie, et enlever son rival.

Varsovie n'était pas fortifiée, et les troupes polonaises qui la défendaient étaient peu sûres : Auguste avait des intelligences dans la ville; si Stanislas demeurait il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes polonaises auxquelles il se fiait le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille, âgée d'un an; elle fut égarée par sa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voisin : c'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis reine de France. Plusieurs gentils-hommes prirent des chemins différens : le nouveau roi partit lui-même pour aller trou-

ver Charles XII, apprenant de bonne heure à souffrir des disgrâces; et forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain.

Auguste entra dans la capitale en souverain irrité et victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le firent encore davantage par Auguste; le palais du cardinal, et toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi Auguste, demanda au nom de son maître qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une espèce de juridiction à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révéré par la multi-

tude, mais toujours contesté par les plus sages : ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, et avaient, sur-tout dans les temps de troubles, usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi Auguste, bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de Hoorn essuya dans le château où il était renfermé le feu continu des ennemis : enfin, la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le roi Auguste, dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes, assemblées à la hâte,

étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrâce, des recrues de Saxons qui n'avaient point encore vu de guerres, des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre ; tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyait partout devant lui ; les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde ; il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à Charles : il disait que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, et se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte Schullembourg, général très-habile, et qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son

infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Pologne, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins, et mille cavaliers; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré: son premier rang mit le genou en terre; il était armé de piques et de fusils; les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes: le second rang, un peu

courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus; et le troisième debout faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler: les coups de fusil, de pique, et de baïonnette, effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer; par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon carré long; et quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de respirer dans cet endroit que les deux rois paraissent tout-à-coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée: les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied: les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures.

avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. Schullembourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié: Charles arrive dans le temps que Schullembourg était à l'autre bord: jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dépendait d'échapper au roi de Suède; le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schullembourg et le reste de son armée: il ne perd point de temps; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paraissait inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; et Charles ne put s'empêcher de dire: «Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus.»

C'est ce même Schullembourg qui fut depuis général des Vénitiens, et à qui la répu-

blique a érigé une statue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs; les rois ne donnent que des récompenses.

Mais ce qui faisait la gloire de Schullembourg n'était guère utile au roi Auguste. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis; il se retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne soumise; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande plusieurs petits corps moscovites qui, depuis la grande bataille de Narva, ne se montraient plus que par pelotons, et qui dans ces quartiers ne faisaient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, et qui reparaisent pour fuir encore.

Partout où se trouvaient les Suédois ils se croyaient sûrs de la victoire quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures, Stanislas prépara son couronnement: la fortune, qui l'avait fait élire à Var-

sovie, et qui l'en avait chassé, l'y rappela encore aux acclamations d'une foule de noblesse, que le sort des armes lui attachait : une diète fut convoquée ; tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la cour de Rome seule, qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi Auguste, qui de protestant s'était fait catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. Clément XI, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et sur-tout au cardinal primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de Stanislas, et attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, et que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrètement les brefs pour

les délivrer en mains propres aux prélats : il en donna d'abord un au suffragant de Chelm ; ce prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait osé se charger d'une telle pièce. Le franciscain répondit que c'était par l'ordre de son général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des franciscains, et le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers et réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'état : pour plus de sûreté il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le clergé à son avènement : il disait qu'il se délassait de ses fatigues militaires en arrêter les intrigues de la cour romaine, et qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était sollicité par Charles et par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus: il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de sa propre maison; le magistrat de Dantzick, indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point: le primat feignait d'être irrité, et était fort content; il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi, et il se ménageait en même temps avec Charles XII, Auguste, Stanislas, et le pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, et n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à-la-fois avec les trois rois, Charles, Auguste, et Stanislas, avec sa république, et avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste, en mourant, pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement et avec pompe dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky et sa femme Charlotta Opalinska furent sacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. Charles XII vit cette cérémonie *incognito*, unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Danemark n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, et que le roi Auguste se retirait dans ses états héréditaires, le czar devenait de jour en jour plus redoutable: il avait faiblement secouru Auguste en Pologne, mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées: quelques-uns de ses généraux avaient appris et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre

pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dus à son seil génie, et de l'absence du roi de Suède, il prit Narva d'assaut après un siège régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer et par terre. Les soldats, maîtres de la ville, coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes: le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre et le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats qui les allaient égorger après les avoir violées; il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'hôtel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant, et on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent: « Ce n'est « point du sang des habitans que cette épée
« est teinte, mais de celui des Moscovites que
« j'ai répandu pour sauver vos vies. »

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes, il en fondait une

alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence, et le centre du commerce: elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande: lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route, et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cent mille hommes, que le czar avait rassemblés de ses états. Les paysans du royaume d'Astracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville: la nature fut forcée partout. Le czar s'obstina à peupler un pays

qui semblait n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution : la ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, et une guerre malheureuse, y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et son port était rempli de vaisseaux : l'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, et encourageant tous les arts, qui venaient adoucir ce climat sauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les généraux suédois, qui battaient souvent ses troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante; elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en se créant ainsi de nouveaux états, tendait toujours la main au roi Auguste qui perdait les siens : il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, et alors ambassadeur du czar

en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du général Schullembourg, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le nord, et en qui il mettait sa dernière espérance. Le czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de soixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moscovites : il fut résolu que l'armée du czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi Auguste renouvela l'ordre de l'aigle blanc ; faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire : le czar partit soudainement, et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-

il parti que le roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens, et en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le maréchal de Saxe, fils du roi Auguste, m'a fait l'honneur de me dire. Patkul, proscrit en Suède pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie, sa patrie, avait été général du roi Auguste; mais son esprit vif et altier s'accommodant mal des hauteurs du général Flemming, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait passé au service du czar, dont il était alors général et ambassadeur auprès d'Auguste. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de Flemming et du chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût: il forma aussitôt le dessein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa son projet, et obtint qu'on se saisit de sa personne: le roi Auguste dit au czar que Patkul était un perfide qui les trahissait tous deux. Il

n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant, d'un côté, les soixante mille Russes, divisés en plusieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partisans de Stanislas; de l'autre, Schullembourg s'avavançait avec ses nouvelles troupes: la fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII et Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites l'un après l'autre, mais si vivement qu'un général moscovite était battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur; s'il se trouvait une rivière entre les ennemis et lui, Charles XII et ses Suédois la passaient à la nage. Un parti suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnayé; Stanislas saisit huit cent mille ducats appartenans au prince Menzikoff, général moscovite. Charles, à la tête de sa cavalerie, fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main, pour le monter quand le sien serait

rendu. Les Moscovites épouvantés, et réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au-delà du Borysthène.

Tandis que Charles chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, Schullembourg repassa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand-maréchal Renschild, qui passait pour le meilleur général de Charles XII, et que l'on appelait le Parménion de l'Alexandre du nord. Ces deux illustres généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste : Renschild n'avait que treize bataillons et vingt-deux escadrons, qui faisaient en tout près de dix mille hommes; Schullembourg en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites, que l'on avait longtemps disciplinés, et sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frauenstad se donna le 12 février 1706; mais ce même général Schullembourg, qui avec quatre mille hommes avait en quelque

façon troublé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général Renschild. Le combat ne dura pas un quart-d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois : l'épouvante fut si subite, et le désordre si grand; que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avait jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète, et plus honteuse; et cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition que Schullembourg, de l'aveu de tous les officiers saxons et suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe, l'an 1704, à cette fameuse bataille de Hochstet, si funeste à la grandeur de Louis XIV : ils avaient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avait fait un régiment de dragons, et en avait donné le commandement à un Français de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la seule décharge

des Suédois; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à servir Charles XII; et ils furent reçus à son service, par une destinée singulière qui les réservait à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût su que faire.

Auguste se vit alors sans ressources. Il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de Moscovites, deux de Saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble quand il sut que Charles XII était enfin entré en Saxe le premier septembre 1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée: la diète de Ratisbonne, qui représente l'empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infruc-

tuenscs que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'empire s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; ce'a même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts; les habitans fuyaient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague; il fit afficher partout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, et qui paieraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: « J'ai tâché, dit-il, de vivre « comme lui; Dieu m'accordera peut-être « un jour une mort aussi glorieuse. »

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, et de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il

les eut en son pouvoir, et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cent vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre sous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paie; de plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégât : ils avaient soin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de Charles XII; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut avant d'en avoir reçu la permission, qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier signal.

encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe, et cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il serait impossible de concilier, si l'on ne savait combien les hommes voient différemment les mêmes objets : il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Léipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le diner de sa famille : le roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? « Sire, dit le soldat, je ne « lui ai pas fait tant de mal que votre majesté « en a fait à son maître; vous lui avez ôté un « royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un « dindon. » Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant, « Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté « un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien « pris pour moi. »

La grande foire de Léipsick se tint comme à l'ordinaire; les marchands y vinrent avec une sûreté entière: on ne vit pas un soldat suédois dans la foire; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays: il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu, et une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi Auguste, errant dans la Pologne, privé à-la-fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII pour lui demander la paix: il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre, conjointement avec M. Fingsten, référendaire du conseil privé; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, et son blanc-signé: « Allez, leur dit-il en propres « mots, tâchez de m'obtenir des conditions « raisonnables et chrétiennes. » Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnait ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur.

Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII: ils eurent une audience secrète. Le roi lut la lettre: « Messieurs, dit-il aux plénipotentiaires, vous « aurez dans un moment ma réponse. » Il se retira aussitôt dans son cabinet, et fit écrire ce qui suit:

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

I. Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne; qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime roi; et qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

II. Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

III. Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, et tous les prisonniers qu'il a pu faire.

IV. Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, et nommément Jean Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les plénipo-

tentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions : ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper : ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon, « Telle est la volonté du roi mon maître; il ne change jamais ses résolutions. »

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff, généralissime des armées moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait; il avait avec lui quelques troupes polonaises et saxonnes, qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation : il se voyait en même temps détrôné par

son ennemi, et en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux suédois, nommé Meyerfeld, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le roi Auguste de donner bataille. Le roi très-embarrassé différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld, et c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, et la perdre, c'était creuser l'abîme où il était. Il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, et l'avertir de se retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait : le général Meyerfeld crut qu'on lui tendait un piège pour l'intimider, et sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complète : il entra

trionphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moscovite : mais ayant réfléchi que Charles XII était à la tête d'une armée suédoise jusqu'alors invincible; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent et d'hommes, serait ravagée également par les Suédois et par les Moscovites; que l'empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir; qu'il demeurerait sans états, sans argent, sans amis : il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure quand Charles eut appris que le roi Auguste avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheu-

reuse; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Fingsten, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. Auguste hésita, mais il signa, et partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le roi de Suède, et que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons et du sang qui les unissait.

Ces deux princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII était en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serrait le cou; son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Narva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ses grosses bottes; Charles XII dit au roi Auguste qu'il ne les avait quittées depuis six ans que

pour se coucher : ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre ; Auguste sur-tout parlait avec un air de complaisance et de satisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dinèrent deux fois ensemble. Charles XII affecta toujours de donner la droite au roi Auguste ; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un ministre public ; c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierres et les archives de la couronne : mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avènement au trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais Charles voulait cette lettre, et il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu, copiée fidèlement sur l'original, que le roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRÈRE,

Nous avons jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majesté ; cependant, pour faire plaisir à sa majesté suédoise, et afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avènement à la couronne, et vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

A Dresde, le 8 avril 1707.

Votre frère et voisin, AUGUSTE, roi.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces princes, au sortir de leur prison, refusèrent de le voir ; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage :

d'un côté le czar le redemandait hautement comme son ambassadeur; de l'autre le roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul était alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII et son honneur en même temps : il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes suédoises; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur sachant que Patkul était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier, comptant encore sur le droit des gens, et informé des intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier-général d'Altranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer; de là il fut conduit à Casimir.

Charles XII oubliant que Patkul était am-

bassadeur du czar, et se souvenant seulement qu'il était né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame saxonne, nommée madame d'Einsiedel, qui avait de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouser à-peu-près dans le temps même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, et se rejeta dans les bras du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier

suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

« On fait savoir que l'ordre très-exprès de
« sa majesté, notre seigneur très-clément,
« est que cet homme, qui est traître à la pa-
« trie, soit roué et écartelé pour réparation
« de ses crimes et pour l'exemple des autres.
« Que chacun se donne de garde de la trahi-
« son, et serve son roi fidèlement. » A ces
mots de « prince très-clément » : « Quelle
clémence ! dit Patkul » ; et à ceux de « traître
à la patrie » : « Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien
servi. » Il reçut seize coups, et souffrit le
supplice le plus long et le plus affreux qu'on
puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean-
Reginold Patkul, ambassadeur et général de
l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet ré-
volté contre son roi, disaient qu'il avait mé-
rité la mort ; ceux qui le regardaient comme
un Livonien, né dans une province laquelle
avait des privilèges à défendre, et qui se sou-
venaient qu'il n'était sorti de la Livonie que
pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient
le martyr de la liberté de son pays : tous cou-

venaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur
du czar devait rendre sa personne sacrée. Le
seul roi de Suède, élevé dans les principes du
despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de
justice, tandis que toute l'Europe condamnait
sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent
exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Au-
guste étant remonté sur son trône, fit rassem-
bler ces témoignages de la nécessité où il avait
été réduit à Altranstad : on les lui apporta à
Varsovie dans une cassette, en présence de
Buzenval, envoyé de France. Le roi de Po-
logne montrant la cassette à ce ministre :
Voilà, lui dit-il simplement, les membres de
Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour
plaindre sa mémoire, et sans que personne de
ceux qui étaient présents osât parler sur un
sujet si délicat et si triste.

Environ ce temps-là un Livonien nommé
Paikel, officier dans les troupes saxonnes,
fait prisonnier les armes à la main, venait
d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du
sénat ; mais il n'avait été condamné qu'à per-
dre la tête. Cette différence de supplices dans
le même cas faisait trop voir que Charles, en

faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, Paikel, après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel Hamilton et des magistrats de la ville; et soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, et on en fit au sénat un rapport si juridique, et qui parut si important, que la reine aïeule de Charles ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le roi, informé de cette singularité, envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le roi Auguste, qui en fut informé, dit : « Je ne m'étonne pas
« que le roi de Suède ait tant d'indifférence

« pour la pierre philosophale; il l'a trouvée
« en Saxe. »

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avait conclue à Altranstad, et que Patkul, son ambassadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède au mépris des lois des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états-généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté et perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avait succombé : il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les têtes couronnées; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que Charles XII leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre, et la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse; ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII

par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, et qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le conseil du czar d'user de représailles envers les officiers suédois prisonniers à Moscou : le czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût en des suites si funestes : il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. Levenhaupt, général du roi de Suède, qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses et plein de factions. Stanislas était au camp de Charles XII. L'empereur moscovite saisit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de

garnison suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à-peu-près que celle qui avait détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avait alors deux primats, aussi bien que deux rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de Stanislas. Le primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altransstad, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités ; et, pour mieux encourager ses propres troupes,

il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers-généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish ; les officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître ni Auguste, qui avait abdicqué, ni Stanislas, élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles le parti des princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenaient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les

troupes suédoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moscovites : elles brûlaient tout ce qui était ennemi de Stanislas. Les Russes ruinaient également amis et ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres, et des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également et leurs deux rois, et Charles XII, et le czar.

Le roi Stanislas partit d'Altranstad avec le général Renschild, seize régimens suédois, et beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, et se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu partout où il passa : la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits ; son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions à mesure qu'elle fut connue ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, et où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi Stanis-

las paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses états était le comte Siniawski, grand-général de la couronne, de la nomination du roi Auguste. Cet homme, qui avait d'assez grands talens et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti, il ne reconnaissait ni Auguste ni Stanislas; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages ou qui en souffraient se donnèrent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermisait de jour en jour.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'empire; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur; le bruit s'était même répandu partout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la

maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs vint le fameux Jean, duc de Marlborough, de la part d'Anne, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme, qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtisan; dans le parlement un chef de parti; dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des états-généraux, M. Fagel, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états-généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Marlborough devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les persuadait tous: c'est ce que le lord Bolingbroke m'a confirmé.

Il soutenait avec le prince Eugène, compagnon de ses victoires, et avec Heinsius, grand-pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que Charles était aigri contre l'empire et contre l'empereur; qu'il était sollicité secrètement par les Français, et

que si ce conquérant embrassait le parti de Louis XIV, les alliés seraient opprimés.

Il est vrai que Charles avait donné sa parole de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV contre les alliés ; mais le duc de Marlborough ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne pas sacrifier à sa grandeur et à son intérêt. Il partit donc de la Haie dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. M. Fabrice, qui était alors auprès de Charles XII, m'a assuré que le duc de Marlborough, en arrivant, s'adressa secrètement, non pas au comte Piper, premier ministre, mais au baron de Gortz, qui commençait à partager avec Piper la confiance du roi : il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de Charles XII, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper, avec Robinson, ministre d'Angleterre, il parla au roi en français : il lui dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était Marlborough qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que

ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, et avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante et générale, Charles XII s'exprimant en suédois, et Robinson servant d'interprète. Marlborough, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui avait, par une longue habitude, acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées, leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII une aversion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence : il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que

l'empereur ne résisterait pas, et qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel; et, satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la duchesse de Marlborough, sa veuve, encore vivante. (a)

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, et qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlborough n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte Piper; et la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai su que Piper avait reçu un présent médiocre de l'empereur par les mains du comte de Wratislau, avec le consentement du roi son maître, et rien du duc de Marlborough. Il est certain que Charles était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Rus-

(a) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à plusieurs reprises.

ses, qu'il ne recevait alors conseil de personne, et qu'il n'avait pas besoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchait depuis si long-temps.

Enfin ce qui achève de justifier ce ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par Charles XII, qui, ayant appris que Piper était mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, et lui ordonna à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi, qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de Stralheim, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de Zobor, chambellan de l'empereur: celui-ci ayant refusé de boire à la santé de Charles XII, et ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, Stralheim lui avait donné un démenti et un soufflet, et avait osé, après cette in-

sulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir son sujet, qu'il devait venger. Charles XII ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte de Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux Moscovites, qui, ayant échappé à ses armes, avaient fui jusque sur les terres de l'empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentit à cette étrange demande; et si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième et la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des privilèges, établis à la vérité par les traités de Vestphalie, mais éteints, ou du moins éludés par

ceux de Rysvick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises, que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'empereur, qui fit ces concessions forcées, et qui plia en tout sous la volonté de Charles XII, s'appelait Joseph; il était fils aîné de Léopold, et frère de Charles VI, qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. « Vous êtes bien heureux, lui répondit l'empereur en riant, que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car, s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait. »

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII, apporta à Léipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la

main de son maître. Alors Charles dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur; cependant il ne sut pas sans dépit que Rome l'eût raversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour, qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, et ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte de Wratislau que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine Christine avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens et ses armées, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible: il avait même envoyé secrètement plusieurs officiers en Asie, et jusque dans l'Égypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces états. Il est certain que, si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans et des Turcs, et passer ensuite en Italie, c'était Charles XII. Il était aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier,

aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, et plus tempérant; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin, toutes les difficultés étant aplanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart-d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener: on se doutait seulement dans l'armée que Charles pourrait aller à

Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand-maréchal-des-logis de lui donner par écrit la route depuis Léipsick.... il s'arrêta un moment à ce mot, et, de peur que le maréchal-des-logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant, jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Léipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. « Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; mais nous ne retournerons pas à Stockholm sitôt. »

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde: Charles était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout-d'un-coup de vue: quelques officiers s'avancèrent à bride abattue, pour savoir où il pouvait être: on courut de tous côtés; on ne le trouva point: l'alarme est en un moment dans toute l'armée: on fait halte; les

généraux s'assemblent; on était déjà dans la consternation: on apprit enfin d'un Saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste: il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers-généraux. On leur demanda leur nom à la barrière: Charles dit qu'il s'appelait Carl, et qu'il était draban; chacun prit un nom supposé. Le comte Fleming, les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre: il en parlait à Auguste; Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors, et en robe de chambre: il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce: il

conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que le roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec Hord, général suédois. « Je crois, » lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. — Vous ne le connaissez pas, répartit le général Hord; il vous refusera plutôt ici que partout ailleurs. » Auguste ne laissa pas de demander au roi, en termes pressans, la grâce du Livonien: Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste, et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes: ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon! dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenait conseil extraordinaire à Dresde, « Vous verrez, dit le baron de Stralheim, qu'ils

« délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. » A quelques jours de là, Renschild étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. « Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune: j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net; Flemming n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde sitôt. »

FIN DU TROISIÈME LIVRE ET DU
TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

D ISCOURS sur l'Histoire de Charles XII,	page	1
Lettre à M. le maréchal de Schullembourg, général des Vénitiens,		9
Lettre à M. Norberg, chapelain du roi de Suède Charles XII, et auteur d'une Histoire de ce monarque,		17
Avis important sur l'Histoire de Charles XII,		28
LIVRE I^{er}. ARGUMENT. Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son éducation; ses ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuses sur ce prince et sur la nation russe. La Moscovie, la Pologne, et le Danemarck, se réunissent contre Charles XII,		31
LIVRE II. ARGUMENT. Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans, il soutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne, et la Moscovie; termine la guerre de Danemarck en six semaines; défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Po-		

TABLE.

213

logne. Description de la Pologne et de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi,	page	75
LIVRE III. ARGUMENT. Stanislas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg: Bataille de Fraenestad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstad. Auguste abdique la couronne, et la cède à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes: il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir,		150

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE CHAIGNEAU JEUNE.





